
1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LE NAUFRAGE

OU

LES HÉRITIERS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théâtre de la République, le 7 Fructidor an 5.

Par le cit. Alex. DUVAL.



A PARIS,

Chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

AN XII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ANTOINE KERLEBON, Officier de Marine, cru mort,	*le cit. Dugazon.*
JACQUES KERLEBON, Capitaine d'un corsaire, frere d'Antoine,	*le cit. Michot.*
Mad. KERLEBON, belle-sœur d'Antoine & de Jacques,	*Mad. Baptiste.*
SOPHIE, fille de Mad. Kerlebon,	*Mlle. Sainclair.*
HENRI, jeune Peintre, neveu d'Antoine & de Jacques,	*le cit. Sainclair.*
DUPERRON, nouvel enrichi, cousin de Henri & neveu d'Antoine & de Jacques,	*le cit. Raymond.*
JULES, vieux domestique d'Antoine Kerlebon,	*le cit. Desrosieres.*
ALAIN, niais méchant, au service de la famille,	*le cit. Baptiste cadet.*

La scene est dans un vieux château, à Landerneau, près de Brest.

LE NAUFRAGE

LES HÉRITIERS.

SCENE PREMIERE.

ALAIN, JULES.

ALAIN *préparant le déjeûné.*

CES héritiers-là vous donnent bien de l'embarras, & à moi auſſi. L'un veut blanc, l'autre veut noir; c'eſt à qui ſera le quant à moi dans le château.

JULES.

Que veux-tu, il leur appartient maintenant par la mort de mon pauvre maître. Je ne me rappelle pas ſon naufrage ſans douleur!

ALAIN.

Il faut l'avouer, c'eſt être bien peu chanceux. Après quinze ans d'abſence, il revient dans ſon pays, & voilà qu'une tempête...

JULES.

Nous jette ſur les pierres noires.

ALAIN.

Eſt-ce que vous ne pouviez pas revirer de bord & gagner la pleine mer?

JULES.

Les Anglais nous pourſuivoient.

ALAIN.

Mais puiſque votre maître s'eſt noyé, pourquoi ne vous êtes-vous pas noyé auſſi, vous?

JULES.

Pourquoi? le ſot! Parce que je montois un autre vaiſſeau que le ſien. C'eſt le ſeul de ſes trois navires qui ait échappé à la tempête. Je gagnai heureuſement le port de Breſt, après avoir vu de très-loin le naufrage de M. Kerlebon.

ALAIN.

Sa mort a fait du bruit dans Landerneau ; mais c'eſt ſingulier, on diſoit dans le pays qu'il étoit ſans parens, & voilà qu'il en eſt arrivé tout-à-coup un régiment.

JULES.

Ce ſont les héritiers que j'ai fait avertir du naufrage d'Antoine Kerlebon. Il n'eſt pas étonnant qu'à Landerneau on ne lui ait point connu de parens ; depuis ſon enfance il n'a pas vu ſa famille ſi ce n'eſt ſon frere Jacques, Marin comme lui... Mais pourquoi me fais-tu toutes ces queſtions ?

ALAIN.

C'eſt que n'étant ici que depuis fort peu de jours, il faut bien que je ſache à qui j'ai affaire. Et puis on me fait des queſtions dans Landerneau, on me dit : « Qu'eſt-» ce que c'eſt que tous ces héritiers qui ſont au château » de Kerlebon ? quelles figures ils ont ? Bon Dieu ! com-» me ils vont être après à la curée. »

JULES.

Eh bien, que réponds-tu à cela ?

ALAIN.

Rien. Je ne ſais pas leurs hiſtoires, & c'eſt fort déſagréable ! Car enfin un bon domeſtique qui aime ſon état, doit ſavoir tout ce qui ſe paſſe dans la maiſon où il ſe trouve placé. Il faut qu'il puiſſe dire à tous les voiſins : » Monſieur a fait ceci ; Madame a fait ça ; ceci a déplu à » Monſieur ; mais ceci plaiſoit à Madame. » Si on n'eſt pas ainſi au courant des affaires, on paſſe pour un imbécille ; & dieu merci, je ne le ſuis pas.

JULFS.

Sa naïveté me fait rire. — Et que veux-tu donc ſavoir ?

ALAIN.

D'abord, quelle eſt cette groſſe Dame qu'on appelle Madame de Kerlebon ?

JULES.

C'eſt la belle-ſœur de défunt mon maître.

ALAIN.

Vous êtes bien poli de l'appeller belle-ſœur. Et pourquoi le mari n'eſt-il pas venu hériter ?

JULES.

Parce qu'il eſt mort.

ALAIN.

Voilà une bonne raiſon. Qu'eſt-ce que c'eſt que cette petite Sophie ?...

JULES.

C'eſt la fille de Madame Kerlebon, elle porte ſon nom, & c'eſt ſon titre à l'héritage; mais je ſuis trop bon de répondre à toutes tes ſottiſes.

ALAIN.

Encore un petit mot, quels ſont les deux jeunes gens ?

JULES.

Ce ſont les fils de deux ſœurs de mon maître. Henri eſt un jeune Artiſte plein de mérite & de droiture. Duperron eſt un nouvel enrichi, plein de morgue & d'ignorance. Mais voici l'heure où les chers parens doivent deſcendre pour le déjeûné, je ſors. Je vais chez l'Officier de juſtice lui dire de venir faire la levée des ſcellés.

ALAIN.

C'eſt donc aujourd'hui; mais je croyois qu'on attendoit encore quelqu'un pour partager le gâteau !

JULES.

Sans doute. Jacques Kelerbon, le frere de mon maître, doit arriver aujourd'hui même de Marſeille. On l'attend avec grande impatience; & moi, qui ai grande envie d'être débarraſſé de l'héritage & des héritiers, je cours vîte à la ville pour finir cette affaire. (*Il ſort.*)

SCENE II.

ALAIN *ſeul.*

MAintenant, je ſuis au courant, & je puis dire aux curieux du pays : venez, je m'en vais vous conter cette hiſtoire-là. Mais ſur-tout, ne nous trompons pas, je ne peux pas ſouffrir les domeſtiques qui ne rapportent jamais juſte, & qui parlent à tort & à travers de leurs maîtres. D'abord, je leur dirai qu'Antoine Kerlebon s'eſt noyé dans l'eau, par une tempête cauſée par un naufrage, pourſuivi par des Anglais, c'eſt clair. Puis, j'ajouterai qu'il n'eſt pas bâtard, parce qu'il a des parens ; que la groſſe Dame qu'ils n'aiment point, eſt ſa belle-ſœur,

quoiqu'elle ne soit ni belle ni bonne; que le neveu Henri en conte à la cousine Sophie, qui est très-tendre de son naturel, & qu'on ne sait pas trop comment ça finira; que l'autre neveu, M. Duperron, est un fort honnête homme, qui a fait sa fortune en six mois, tandis que des honnêtes gens d'une autre espece ont bien de la peine à la faire en 30 ans; qu'on n'attend plus que le frere Jacq. Kerbebon qui arrive, dit-on, très-gaiement pour partager l'héritage de son frere: & puis après, selon l'usage, tous les parens s'en retourneront chez eux les poches & les mains pleines. J'espere que voilà un rapport bien juste; on ne dira pas qu'il y a de la médisance. Je sais que dans notre petite ville de Landerneau, en voilà au moins pour huit jours de conversation. Toutes nos commeres vont arranger cela à leur maniere; mais s'ils inventent, ce n'est pas ma faute: je me pique d'être exact, fidele, & sur-tout point bavard.

SCENE III.

HENRI, ALAIN.

HENRI *à part.*

SOphie m'a donné rendez-vous ici. Elle a, m'a-t-elle dit, des chosesde la plus grande importance à me communiquer.

ALAIN *à part.*

Voilà notre Monsieur Henri.

HENRI.

Ah! c'est toi, Alain?

ALAIN.

Oui, Monsieur. Vous descendez de bonne heure.

HENRI.

Comment! Jules est déjà sorti?

ALAIN.

Il est à la ville pour les affaires des héritiers. Oh! il se donne bien du mal; mais il ne sera pas la dupe de son zele; il fait toujours bon à avoir une succession entre les mains.

HENRI.

Jules est un très-honnête homme, fidele.

ALAIN.

Oh! pour fidele, je ſuis bien ſûr qu'il eſt fidele; mais écoutez donc : le maître ſe noie, ne fait point de teſtament; le valet dit à part ſoi, on m'avoit promis ceci, & puis cela. Eh bien, on ſe donne tout ce que le mort avoit promis. Cela eſt tout ſimple.

HENRI.

Ce ſont les frippons qui agiſſent ainſi.

ALAIN.

Sans doute; mais les frippons ſont ſi communs, qu'un honnête homme, pour qu'on ne ſe moque pas de lui, agit quelquefois comme un frippon.

HENRI.

Peſte, Mr. Alain, comme vous raiſonnez! (*à part.*) Sophie va deſcendre. (*haut.*) Je voudrois être ſeul, laiſſe-moi.

ALAIN.

Dès que vous l'ordonnez, j'obéis. Monſieur attend peut-être quelqu'un. Que je ſuis bête! c'eſt Mademoiſelle Sophie, je vois ça. C'eſt bien commode, ſa mere ſe leve tard, la jeune fille a la puce à l'oreille, on vient à la ſalle à manger ou au jardin... & là, on rencontre le couſin comme par hazard; & puis... & puis on jaſe.

HENRI.

(*à part.*) Le drôle devine juſte. — Vas voir à la ville s'il m'eſt venu des lettres de Paris.

ALAIN.

Le courier eſt pareſſeux, il n'arrive que demain.

HENRI.

Vas toujours.

ALAIN *revenant ſur ſes pas.*

Vous ne m'avez rien dit de notre ville de Landerneau?

HENRI.

Eh! que veux-tu que j'en diſe?

ALAIN.

Vous avez raiſon, il n'y a pas grand choſe à en dire. La ville n'eſt point belle : eh bien, vous me croirez ſi vous voulez, les habitans ſont pires que la ville. Ils ſont laids, médiſans, bavards.

HENRI.

Monſieur eſt de Landerneau, on le voit.

ALAIN.

J'y ſuis né ; mais cependant ma mere fit un voyage à Paris, ce qui me fait ſoupçonner...

HENRI *s'impatientant.*

Finiras-tu ? Sors, ou parbleu...

ALAIN *en ſortant.*

Je ne le croyois que libertin : mais je vois qu'il eſt brutal. C'eſt bon. Voyez ce que c'eſt que d'avoir trop bonne opinion des gens. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

HENRI *ſeul.*

CE garçon eſt un fin matois, il se doute... Eh, que m'importe après tout que l'on ſache que j'aime ma petite couſine. Mais la voici.

SCENE V.

SOPHIE, HENRI.

HENRI.

EH bien, ma Sophie, dis-moi donc ce grand ſecret...

SOPHIE.

Nous n'avons pas de temps à perdre. Voici le fait, couſin, vous m'aimez ?

HENRI.

Tu m'aimes auſſi.

SOPHIE.

Vous voulez m'épouſer ?

HENRI.

Auſſi-tôt que j'aurai recueilli ma part de l'héritage de mon oncle.

SOPHIE.

Vous n'avez pas d'autre avantage à faire valoir auprès de ma mere ?

HENRI.

Non. Si ce n'eſt l'eſpoir que me donne mon génie, celui de vivre dans l'immortalité.

SOPHIE

SOPHIE.

Chimeres de Peintre! Croyez-vous obtenir ma main?

HENRI.

Et pourquoi ma chere tante me refuſeroit-elle ma couſine? Elle eſt jeune, je ne ſuis pas vieux; elle eſt jolie, je ne ſuis pas mal; elle a beaucoup de bien, je vais en avoir un peu; elle a des talens, j'expoſe au ſallon. Nous nous aimons, nous nous convenons, & nous nous épouſerons.

SOPHIE *du même ton.*

Ma mere eſt une bonne femme; mais elle eſt entêtée. Elle aime beaucoup les talens; mais elle aime encore plus la fortune. Elle ſait que mon couſin m'aime, mais elle me donnera à mon oncle Jacques Kelerbon, qui, dit-on, m'aime auſſi; il arrivera, il me verra, & il m'épouſera.

HENRI.

Comment? ton oncle le Marin, que perſonne de ſes parens n'a pas plus connu que ſon frere le défunt!

SOPHIE.

Lui-même.

HENRI.

Mais, je le répete, il ne t'a jamais vue.

SOPHIE.

S'il m'épouſe, il me verra.

HENRI.

Folies que tout cela.

SOPHIE.

Ah! vous croyez que ce ſont des folies. Eh bien, liſez cette lettre que ma mere me montra hier, & que j'ai ſu lui ſurprendre ce matin. (*Henri lit la lettre.*)

De Marſeille ce 29 Octobre.

« J'acquieſce à tout, ma chere belle-ſœur. Je partirai » le premier, j'arriverai le 12 à Landerneau. Nous leverons les ſcellés du pauvre Antoine qui a fait capot en » mer, comme cela m'arrivera quelque jour. Le 15 » j'épouſerai votre fille, & ſi le vent veut reſter à l'eſt, » je m'embarque. Je veux être deux jours après le ma- » riage à la hauteur du Cap Finiſtere, ſur la grande route » des Indes.

» Bien des choſes à tous les parens que je n'ai jamais

» vus. Je veux chavirer d'un calme plat, si nous ne sommes tous d'une famille de réprouvés.

» Nous avons toujours navigué dans des parages différens; c'est tout au plus si de mes freres & sœurs, je me rappelle la figure du pauvre noyé. »

JACQUES KERLEBON, Capitaine commandant le corsaire l'*Expéditif*.

HENRI.

Que n'est-il à la place de son frere, cet épouseur impromptu qui vous arrange un mariage comme on fait une cargaison.

SCENE VI.

ALAIN, LES PRÉCÉDENS.

ALAIN.

QUel diable d'homme !

HENRI.

Qu'est-ce donc?

ALAIN.

Que sais-je? un lutin, qui se dit le maitre de la maison, qui veut entrer absolument.

SOPHIE.

Ah, mon Dieu ! c'est sans doute Jacques Kerlebon.

HENRI.

C'est donc aujourd'hui le 12?

SOPHIE.

Sans doute.

HENRI.

Que faire?

SOPHIE.

Ce que vous voudrez, pour rompre ce mariage; quant à moi, je me sauve au jardin.

A. KERLEBON *dans la coulisse*.

Ah ! ce faquin, je lui apprendrai à me connoître.

ALAIN.

Le voilà.

SOPHIE.

Je m'enfuis.

HENRI.

Je vous suis, & cherchons ensemble un moyen honnête pour faire échouer les projets du Marin expéditif.

SCENE VII.

ALAIN, Ant. KERLECON.

A. KERLEBON.

ME feras-tu rester encore à la porte?

ALAIN.

Non, vous vous annoncez trop bien en maître.

A. KERLEBON.

En maître! & ne suis-je pas le maître de la maison? n'es-tu pas à moi? Jules ne t'a-t-il pas pris à mon service?

ALAIN.

Je suis à vous, comme aux autres...

A. KERLEBON.

Comment aux autres! Allons, allons, ne raisonne pas, conduis-moi vîte à ma chambre, j'ai besoin de me reposer.

ALAIN.

Je ne crois pas qu'il y ait de chambre vuide. Les scellés sont par-tout.

A. KERLEBON *étonné.*

Les scellés!...

ALAIN.

Eh oui, les scellés. On n'attendoit que vous pour les lever!

A. KERLEBON *plus étonné.*

Ah! ah!

ALAIN.

Mais vous savez bien que c'est vous & les autres héritiers, qui les avez fait poser sur les biens d'Antoine Kerlebon.

A. KERLEBON.

Je commence à comprendre...

ALAIN.

De votre frere, qui en venant des Indes, a fait la sottise de se laisser manger par les poissons.

A. KERLEBON *à part.*

Ah ! je ſuis mort ! Je ne m'en doutois pas.

ALAIN.

Vous paroiſſez étonné de tout comme ſi vous reveniez de l'autre monde.

A. KERLEBON.

C'eſt que j'arrive en effet de l'autre monde. Mais maintenant me voilà remis, & je...

ALAIN.

A la fin c'eſt bien heureux !

A. KERLEBON *à part.*

J'arrive donc ici pour voir partager mon bien.

ALAIN *à part.*

Qu'a-t-il donc à ſe parler ſeul ?

A. KERLEBON *à part.*

Je vois ce que c'eſt. Jules aura vu mon naufrage, il m'aura cru noyé...

ALAIN *à part.*

Le cher frere me paroît avoir la tête un peu timbrée...

A. KERLEBON *à part.*

Cependant il auroit dû recevoir des lettres d'Angleterre qui lui annonçoient & mon exiſtence & mon empriſonnement.

ALAIN *à part.*

La drôle de famille ! c'eſt un original de plus que nous allons avoir.

A. KERLEBON *haut.*

Tu dis donc que les héritiers ſont ici ?

ALAIN.

Il y a long-temps ; on n'attend plus que vous pour faire les partages. N'êtes-vous pas le frere Jacques ?

A. KERLEBON *à part.*

Ah ! il me prend pour mon frere Jacques ! (*haut.*) C'eſt bon. Leurs lots ne feront pas difficiles à emporter.

ALAIN.

Pardonnez-moi, le défunt eſt très-riche.

A. KERLEBON.

Et les héritiers que penſent-ils du défunt ?

ALAIN.

Eſt-ce que cela ſe demande ? Ils en penſent ce que des

héritiers penſent d'un parent qu'ils n'ont jamais connu et qui leur laiſſe un gros héritage.

A. KERLEBON.

C'eſt-à-dire qu'ils ne ſont pas fâchés de ſa mort?

ALAIN.

Eux fâchés! vous les connoiſſez bien! Ils ſont dans une joie, mais dans une joie... ſur-tout Madame Kerlebon, votre belle-ſœur, & le neveu Duperron; ils rodent dans la maiſon, ils viſitent tous les recoins, ils se disputent ſur les partages à faire. L'un veut la ferme, l'autre veut le château, ils se diſent de groſſes injures, puis ils ſe raccommodent. Le défunt auroit du plaisir s'il pouvoit être témoin de leur avidité, s'il pouvoit entendre ce qu'on dit de lui; mais, comme dit le proverbe, quand on eſt mort, on eſt mort.

A. KERLEBON.

Comment, ils ne reſpectent pas la mémoire de celui qui les enrichit!

ALAIN.

Oh! entre nous, le défunt n'étoit pas un homme très-reſpectable!...

A. KERLEBON.

Tu crois.

ALAIN.

Certainement. D'abord, outre qu'il avoit mille mauvaiſes qualités, c'étoit un pauvre homme, un homme sans talens dans ſon état, enfin un très-petit génie.

A. KERLEBON.

(*à part.*) J'enrage. (*haut.*) Qui te l'a dit?

ALAIN.

Tout le monde. Du côté du mérite & des mœurs, on mettoit une grande différence entre vous & lui.

A. KERLEBON.

Mais...

ALAIN.

Moi, je parle à cœur ouvert, parce que je ſais fort bien que tous les deux, quoique freres, vous ne vous aimiez pas exceſſivement.

A. KERLEBON *riant.*

Tu te trompes. Le défunt & moi nous avons toujours été très-bien ensemble.

ALAIN.

On sait ce qu'on sait. Il faut respecter les morts. Dieu lui fasse paix & me garde de faire tort à sa mémoire. Mais j'ai entendu dire qu'il étoit bien le plus grand brutal, le plus grand ivrogne, & s'il a laissé une grande fortune, comment l'a-t-il acquise? hin?... c'est aux dépens d'autrui.

A. KERLEBON.

Malheureux, tu oses...

ALAIN.

Vous vous emportez comme si vous n'héritiez pas.

A. KERLEBON *à part.*

En effet, j'ai tort. J'oublie que je suis mort. Il me vient une idée. (*haut.*) Va trouver Jules!

ALAIN.

Il est sorti.

A. KERLEBON.

En ce cas, va dire aux héritiers que Jacques Kerlebon est arrivé.

ALAIN *à part, en sortant.*

C'est dit. Je ne sais si je me trompe, mais il ne m'a pas l'air de valoir beaucoup mieux que défunt son frere.

SCENE VIII.

ANT. HERLEBON *seul.*

QUoi! mes parens sont avides, intéressés, parlent mal de moi! quoique éloigné par les mers, je les comblai toujours de bienfaits. Je dotai mes sœurs lorsqu'elles se marierent à Paris; je fis enfin ce que tout bon parent doit faire pour les siens; & cependant j'ai la réputation d'être avare, brutal... que sais-je! mais ils attendent mon frere... Eh bien, soyons ce frere, Marin comme moi, absent dès son enfance, il ne les connoît pas plus que moi. Mon projet est délicieux! d'abord, mettons-nous bien dans la tête que je suis mort. Allons, je suis mort, c'est une affaire finie. Le reste va de suite. Je me fais un plaisir de voir après mon trépas la figure de mes héritiers. Si Jules... je trouverai bien le moyen de le prévenir. (*Il regarde la table servie.*) Ah! ah! voilà un

déjeûné servi. Je vois avec plaisir que les chers parens ne se laissent manquer de rien. (*Après avoir bu.*) Peste, mon vin est bon, il est vieux, ce seroit en vérité dommage de le partager, je me sens d'humeur à conserver ma cave.

SCENE XI.

SOPHIE, HENRI, ANT. KERLEBON.

HENRI *à Sophie.*

LE voilà.

SOPHIE *à Henri.*

Songez que c'est votre oncle. Avouons-lui tout simplement notre amour.

A. KERLEBON *les fixant.*

Ah ! ah ! ce sont sans doute quelques parens...

HENRI *à Sophie.*

Approchons. Bonjour, Monsieur.

A. KERLEBON.

Bonjour, Monsieur. (*à part.*) Cette petite est très-jolie !

HENRI.

Vous ne nous avez pas manqué de parole. Vous êtes bien arrivé le 12.

A. KERLEBON.

Je n'ai pas pu mettre plus de diligence dans mon voyage. Je vous l'assure.

HENRI.

Il ne falloit pas vous gêner.

A. KERLEBON.

Je le crois bien. On n'étoit pas fort pressé de me voir ici, n'est-il pas vrai ?

SOPHIE.

Vous l'avez dit.

A. KERLEBON.

Je reconnois à votre réponse la vivacité d'une petite tête bretonne ! (*à part.*) Est-ce qu'ils sauroient que je suis le défunt ?

HENRI.

Comptez-vous toujours épouser le quinze ?

A. KERLEBON.

Epouſer ! (*à part.*) Qu'eſt-ce qu'il dit donc ? Ce ne ſont peut-être pas des parens ? (*haut.*) Faites-moi le plaisir de me dire à qui j'ai l'honneur de parler ?

SOPHIE.

Vous parlez à votre neveu Henri.

A. KERLEBON.

Ah, vous êtes mon neveu ! ça me fait bien plaisir, embraſſons-nous...

HENRI.

Il n'eſt pas néceſſaire.

A. KERLEBON *à part.*

Ça ne commence pas mal. Voilà une reconnoiſſance de parens bien attendriſſante. (*haut.*) Vous dites donc, mon neveu...

HENRI.

Eh bien, je dis mon oncle que cela ne me fait pas de plaisir du tout que vous veniez m'enlever ma Sophie.

A. KERLEBON.

Je veux que le diable m'emporte ſi j'entends... (*haut.*) Qu'eſt-ce que c'eſt que cette Sophie-là ?

SOPHIE *en colere.*

Comment, cette Sophie-là ! C'eſt moi, Monſieur.

A. KERLEBON.

Eh bien, que vous ai-je fait, ma petite ?

SOPHIE.

Mais vous voulez m'épouſer le 15.

A. KERLEBON.

Le 15, nous ſommes au 12. C'eſt un peu prompt.

HENRI.

Vous l'avez écrit.

SOPHIE.

Oui, vous l'avez écrit à votre belle-ſœur, à ma mere.

A. KERLEBON.

A ma belle-ſœur ! Je ſuis donc votre oncle auſſi.

SOPIHE.

Sans doute, c'eſt moi que vous avez demandée en mariage...

A. KERLEBON.

Ah oui ! c'eſt moi qui vous ai demandée en mariage...

J'y suis à présent. (*à part.*) Je veux mourir si j'y comprends un mot. (*haut.*) Allons, ma niece, vous ne serez pas si cruelle que mon neveu, vous embrasserez votre oncle.

HENRI.

J'enrage ! & je ne puis rien dire.

SOPHIE.

Si c'est en qualité de niece, j'y consens ; mais vous ne persistez pas à m'épouser, n'est-ce pas ?

A. KERLEBON.

Pardonnez-moi, vous êtes trop jolie... (*à part.*) mon frere Jacques devoit donc épouser sa niece ?

SOPHIE *à Henri qui a des mouvemens d'impatience.*

Contenez-vous.

A. KERLEBON *à part.*

Si je l'épousois à sa place, hem ! le tour seroit bon. (*à Sophie.*) J'ai promis de vous épouser, n'est-il pas vrai ? Eh bien, soyez tranquille, je vous épouserai.

HENRI *en colere.*

Non, Monsieur, vous ne l'épouserez pas !

A. KERLEBON.

Et qui m'en empêchera, Monsieur mon neveu ?

HENRI.

Que je suis malheureux ! maudit héritage ! ah ! si mon pauvre oncle Antoine vivoit encore.

A. KERLEBON *vivement.*

Que dites-vous de votre pauvre oncle Antoine ?

HENRI.

Je dis que s'il étoit à votre place, il n'agiroit pas comme vous. Il n'iroit pas épouser sa niece pour faire mourir son neveu de douleur.

A. KERLEBON *à part.*

Pauvre garçon ! (*à Henri.*) mais comment sais-tu qu'Antoine étoit un bon homme ?

HENRI.

Parce qu'il faisoit du bien à toute sa famille, ma mere l'aimoit beaucoup, & m'a toujours vanté ses vertus & le bon cœur de son frere Antoine.

SOPHIE.

Ce n'est pas parce qu'il est mort que je dis cela ; mais sans contredit c'étoit le meilleur de la famille.

A. KERLEBON *à part.*

Ces jeunes gens font aimables ! (*haut.*) Vous avez donc pleuré ce pauvre oncle ?

SOPHIE.

Certainement nous l'avons pleuré.

A. KERLEBON *avec joie.*

Que je fuis content ! ils m'ont pleuré !

SOPHIE.

Et nous le regrettons aujourd'hui plus que jamais. S'il vivoit, il ne fouffriroit pas un mariage fi difproportionné.

HENRI.

C'eft toujours aux bonnes gens qu'il arrive des malheurs.

SOPHIE.

Je parie que vous n'avez jamais fait naufrage, vous ?

A. KERLEBON.

Quelquefois ; mais je n'en fuis pas fâché.

HENRI.

Vous vous êtes fauvé, & c'eft pour faire notre malheur.

A. KERLEBON.

Bon, des injures ! Je ne me tiens pas de joie. (*haut.*) Ecoute, Henri, ta douleur me fait de la peine, & je veux autant qu'il eft en moi te montrer que je fuis un brave homme.

HENRI.

Voyons.

A. KERLEBON.

Es-tu riche ?

HENRI.

Je fuis Peintre.

A. KERLEBON.

C'eft-à-dire, que tu n'as rien. Je veux te dédommager de la perte de ta coufine en t'abandonnant ma part de l'héritage.

SOPHIE *vivement.*

Il n'en veux point.

HENRI.

Non, je n'en veux point. Si je defirois du bien, ce n'étoit qu'afin d'obtenir Sophie de fa mere ; mais faifons un autre arrangement. Vous êtes très-riche, vous ?

A. KERLEBON.

Sans doute.

HENRI.

En ce cas, vous aimez l'argent.

A. KERLEBON.

Oui, un peu, comme cela.

HENRI.

Eh bien, je vous donne ma portion d'héritage, & j'épouse Sophie.

SOPHIE.

Mon cher Henri !

A. KERLEBON *à part*.

Ces pauvres enfans ! je les marierai, je les marierai.

HENRI.

Eh bien, que dites-vous de ma propofition ?

A. KERLEBON *en fouriant*.

Il faut voir, nous pouvons finir cette affaire-là. Que peut-il te revenir de la fucceffion ?

HENRI.

Je ne fais pas. Eft-ce que vous me croyez l'ame affez intéreffée pour m'amufer à compter les dépouilles de mon oncle ?

A. KERLEBON *à part*.

Tous mes héritiers ne penfent pas comme lui, j'en fuis bien fûr.

HENRI.

Mais je fuppofe, cent mille francs ; plus ou moins.

A. KERLEBON.

Cent mille francs... La petite eft très-jolie ! très-jolie ! & je crois que cent mille francs...

SOPHIE *vivement*.

Oh, je ne vaux pas cent mille francs ; moi ! je vous en avertis.

A. KERLEBON *à part*.

Ils font charmans ! non, je ne peux pas. Henri, j'aime trop ma petite Sophie, pour la céder à fi bon marché. En vérité, j'y perdrois, Tout ce que je peux faire pour toi, c'eft de te promettre que je ne l'épouferai pas le quinze.

SOPHIE.

Oh le méchant !

HENRI.

Mon oncle, puisque vous le prenez sur ce ton là, nous verrons..

A. KERLEBON.

Eh bien, Monsieur mon neveu, nous verrons. (*à part.*) Sa colere me fait rire.

SCENE X.

Mad. KERLEBON, DUPERRON, LES PRÉCÉDENS.

Mad. KERLEBON.

ON nous apprend à l'instant que vous venez d'arriver, mon cher beau-frere, & nous accourons...

A. KERLEBON.

Votre empressement me fait le plus grand plaisir, ma chere belle-sœur.

DUPERRON *à A. Kerlebon.*

Vous voyez en moi...

A. KERLEBON.

Qu'est-ce que je vois en vous?

DUPERRON.

Duperron, votre affectionné neveu, fils de votre sœur Jacquette Kerlebon.

A. KERDEBON.

C'est très-bien.

Mad. KERLEBON.

Vous voilà environné de votre chere famille; mais vous ne me parlez pas de ma fille, ses attraits ne vous ont-ils pas enchanté, vous ai-je trompé sur le portrait que je vous en ait fait?

A. KERLEBON.

Non parbleu, elle est charmante, & je l'épouserai quand vous voudrez.

SOPHIE.

Ma mere!

Mad. KERLEBON.

Taisez-vous, Mademoiselle.

HENRI.

Mon oncle.

A. KERLEBON.

Taiſez-vous, mon neveu. Ce qui me fait plaiſir, c'eſt que je puis offrir à ma pretendue une grande fortune, le fruit de trente ans de travaux.

DUPERRON *riant.*

De trente ans de travaux? Ah! ah! ah!

A. KERLEBON.

Cela vous fait rire, Monſieur Duperron?

HENRI.

Le cher couſin a ſes raiſons pour rire. Il a auſſi une belle fortune; mais il ne lui a pas fallu trente ans pour l'acquérir.

A. KERLEBON.

Il a donc eu beaucoup d'activité?

HENRI.

Oh! beaucoup d'activité?

A. KERLEBON.

Beaucoup de probité?

HENRI.

Oui, certaine probité...

A. KERLEBON.

Il a couru les mers?

HENRI.

Non, il a couru les rues de Paris.

A. KERLEBON.

Il a chargé quelques vaiſſeaux?

HENRI.

Il a chargé ſes poches d'échantillons.

A. KERLEBON.

Il étoit intéreſſé dans quelques grandes affaires?

HENRI.

Oui, dans les affaires publiques.

A. KERLEBON.

Par ſes ſpéculations il enrichiſſoit le Gouvernement?

HENRI.

Non, il l'appauvriſſoit.

A. KERLEBON.

Et comment a-t-il fait fortune?

HENRI.

Comme tant d'autres.

A. KERLEBON.

Mais son secret?

HENRI.

Très-simple. Trois heures de promenade dans un jardin public. Quatre mots magiques, qu'il prononçoit en se promenant, *blanc* ou *jaune*, *je donne* ou *je prends*; & il a pris des terres, des maisons, des équipages, des chevaux & des valets.

DUPERRON.

Le cousin Henri est toujours plaisant.

A. KERLEBON.

Ah! je comprends maintenant: Monsieur est...

Mad. KERLEBON.

Eh bon Dieu! Monsieur le Peintre, vous qui faites le Docteur, vous eussiez mieux fait de faire comme lui.

A. KERLEBON.

Sans doute, Monsieur le raisonneur. Apprenez que le génie & le talent ne sont rien auprès de la fortune, & que je mets une grande différence entre un homme de mérite & un sot enrichi.

DUPERRON.

Mon cher oncle, vous êtes trop honnête.

A. KERLEBON.

Mais, laissons tout cela.

DUPERRON.

Oui, occupons-nous de la succession que nous allons recueillir.

Mad. KERLEBON.

C'est le plus pressé. Aussi-tôt l'arrivée de Jules, il faut lever les scellés.

DUPERRON *à Madame Kerlebon.*

Je tiens toujours à mon arrangement.

A. KERLEBON.

Quel arrangement?

Mad. KERLEBON *à Antoine.*

Je vous demande si ce partage-là ne m'est pas désavantageux? Duperron, pour éviter les fraix de justice, s'est avisé de faire les partages. Il veut me donner la ferme de Kerlebon & garder le château, j'y consens; mais je lui demande au moins un dédommagement.

A. KERLEBON.

Et à moi, qu'eſt-ce que vous me donnez? J'ai quelque droit à la ſucceſſion.

Mad. KERLEBON.

Les marchandiſes & les vaiſſeaux.

A. KERLEBON *en riant.*

C'eſt toujours bon, je vous remercie.

DUPERRON.

Mais, ma tante, la ferme rapporte dix mille livres de rente.

Mad. KERLEBON.

Mais, mon neveu, le château vaut trois cens mille livres.

DUPERRON.

Je n'ai jamais vu de femme intéreſſée comme vous.

Mad. KERLEBON.

Je n'ai jamais vu d'homme plus avide.

DUPERRON.

Si vous pouviez vous ſeule dévorer tout l'héritage.

Mad. KERLEBON.

Vous ſavez fort bien faire les parts à votre avantage; mais nous avons des yeux.

SOPHIE.

Mais, ma mere...

DUPERRON.

C'eſt vous qui voulez vous enrichir à mes dépens.

A. KERLEBON.

De la douceur, mon neveu.

Mad. KERLEBON.

Mais attendez au moins pour vous diſputer que nous ſoyons au partage.

A. KERLEBON.

Oui, quand vous en ſerez là, je me charge du ſoin de vous mettre d'accord: j'arrangerai tout, de façon que perſonne n'aura rien à dire.

SOPHIE.

Il ſera bien adroit.

A. KERLEBON.

Laiſſons là l'héritage de ce pauvre Antoine, vous avez un air d'avidité, il ſemble déjà que vous tenez ſon bien; parlons de ſa mort, de ſon naufrage.

Mad. KERLEBON.

Ah ! ne renouvellez pas nos douleurs ?

DUPERRON.

Pourquoi chercher à nous attrister !

A. KERLEBON.

Je vois que sa mort vous afflige beaucoup.

Mad. KERLEBON & DUPERRON.

Sans doute ?

A. KERLEBON.

C'est en revenant des Indes qu'il a péri...

DUPERRON *en pleurant.*

C'est là qu'il avoit fait une fortune... une fortune comme on n'en voit pas. Ah ! ah ! ah !

A. KERLEBON.

Ne pleurez pas tant.

Mad. KERLEBON *pleurant.*

Ces trois vaisseaux étoient à lui... hi ! hi ! hi !

A. KERLEBON.

Calmez-vous.

DUPERRON *pleurant plus fort.*

Il montoit le vaisseau qui étoit le plus richement chargé. Eh ! eh ! eh !

HENRI.

Un vent de nord-ouest.

A. KERLEBON.

Ouais ?

SOPHIE.

Le jette sur les pierres noires.

A. KERLEBON.

Ah ! bon Dieu !

HENRI.

Son vaisseau se brise...

SOPHIE.

S'abime dans les flots...

HENRI.

L'infortuné se noye.

DUPERRON *en pleurant.*

On n'a pas pu sauver les marchandises.

Mad. KERLEBON.

Voyez quelle perte pour sa pauvre famille !

A. KERLEBON

A. KERLEBON *à part.*

Eſt-ce moi qu'ils regrettent ou mon bien? L'avenir me découvrira tout. (*aux parens.*) Calmez-vous, un naufrage eſt un malheur auquel tous les navigateurs ſont expoſés; & pour un Marin, mourir là, c'eſt mourir dans ſon lit. Mais il eſt tard, & je ſuis tellement fatigué, que je voudrois bien me repoſer un peu avant dîné.

DUPERRON.

Il faut attendre le retour de Jules, qui ſûrement vous a préparé un logement.

Mad. KERLEBON.

Dès que vous ne voulez que vous repoſer, entrez dans ce cabinet, & jettez-vous ſur un canapé.

A. KERLEBON.

Si vous le permettez, j'y conſens de bon cœur. Je n'en puis plus.

DUPERRON.

Sans cérémonie, je vous prie.

A. KERLEBON.

Au revoir donc, mes chers amis. (*à part, en ſortant.*) Je ſaurai bientôt la vérité. Adieu, mes bons parens.

(*Il entre dans le cabinet.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, *hors* A. KERLEBON.

Mad. KERLEBON.

C'Eſt ſingulier! je croyois Jacques Kerlebon plus bruſque... Au ton de ſa lettre, je l'aurois pris pour un loup de mer.

SOPHIE.

Il n'en eſt pas moins déplaiſant à mes yeux.

DUPERRON.

Soit, mais il eſt riche.

Mad. KERLEBON.

Qu'il vous plaiſe ou qu'il vous déplaiſe, il faudra bien que vous l'épouſiez.

HENRI.

Comment, ma tante, vous irez donner Sophie à ce

vieux Marin, c'est la sacrifier; donnez-la moi plutôt, moi qui l'aime...

SOPHIE.

Sans doute, préférez le cousin à l'oncle, je ne sortirai pas de la famille.

SCENE XII.

JULES, LES PRÉCÉDENS.

DUPERRON.

Voici Jules!

Mad. KERLEBON.

Comme il a l'air agité!

JULES.

Vous ne savez pas!

HENRI.

Quoi donc?

JULES.

Il est arrivé.

Mad. KERLEBON.

Nous le savons bien.

DUPERRON.

Nous l'avons vu.

JULES.

Quoi, vraiment, il est ici? Déjà, j'en suis enchanté!

HENRI.

Il n'est que trop vrai qu'il est ici pour mon malheur!

JULES.

Quoi, c'est vous Monsieur Henri qui êtes fâché du retour de votre oncle! J'avois meilleure opinion de votre cœur.

HENRI.

Il ne vient que pour m'enlever ma Sophie. Et vous voulez que je sois content!

JULES.

J'ai cru que c'étoit la privation...

DUPERRON.

Maintenant, il n'y a plus de retard à nous opposer.

Mad. KERLEBON.

Il faut lever les scellés.

DUPERRON.

Faire les partages.

JULES.

A quel propos faire des partages, puiſque vous n'héritez pas.

Mad. KERLEBON & DUPERRON.

Comment nous n'héritons pas.

JULES.

Eh parbleu ! ſon retour vous en empêche.

DUPERRON.

Le retour de qui ?

JULES.

Le retour de votre oncle. Il s'eſt ſauvé du naufrage.

Mad. KERLEBON.

Qui donc ?

JULES.

Eh parbleu, mon maître Antoine Kerlebon, vous le ſavez bien, puiſque vous l'avez vu.

Mad. KERLEBON & DUPERRON.

Ah, grands dieux !

SOPHIE & HENRI.

Ah, tant mieux !

JULES.

Je viens de rencontrer quelqu'un de Landerneau qui le connoît parfaitement, qui m'a juré l'avoir vu.

DUPERRON.

Je n'en crois rien.

Mad. KERLEBON.

Cela n'eſt pas vrai.

JULES.

Eh ! pourquoi ne voulez-vous pas qu'il ſe ſoit ſauvé ?

DUPERRON.

Parce que cela n'eſt pas poſſible.

Mad. KERLEBON.

N'avez-vous pas vu le vaiſſeau ſubmergé ?

JULES.

Il est vrai.

DUPERRON.

Qui l'auroit ſauvé ?

JULES.

Les Anglais qui nous pourſuivoient.

Mad. KERLEBON.

De quelle maniere lui auroit-on porté ſecours ?

JULES.

Avec des chaloupes.

DUPERRON.

Hiſtoire que tout cela.

Mad. KERLEBON.

La dépoſition d'un homme peut-elle être de quelque poids ?

JULES.

Elle ſeroit de peu de prix à mes yeux, ſi je n'avois rencontré une autre perſonne qui m'a dit la même choſe.

Mad. KERLEBON.

Ah, mon Dieu ! cela ſeroit donc vrai ? Et le frere Jacques qui vient d'arriver...

JULES.

Que m'importe !

DUPERRON.

Il eſt dans ce cabinet.

JULES.

Qu'il y reſte. Je m'embarraſſe bien du frere, moi ; il eſt venu : eh bien ! il s'en retournera comme vous autres. Quant à moi, je connois mon devoir. On m'a dit avoir vu mon maître dans la ville. Sans doute il n'y eſt reſté que pour quelques affaires : j'eſpere bientôt l'y trouver, l'embraſſer, & le préſenter à toute ſa famille.

(*Il ſort.*)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, *hors* JULES.

SOPHIE *à Henri.*

OH ! la bonne nouvelle !

HENRI *à Sophie.*

Il nous reſte encore quelque eſpoir.

Mad. KERLEBON *d'un air d'abattement.*

Eh bien, mon neveu ?

DUPERRON *du même ton.*

Eh bien, ma tante ?

Mad. KERLEBON.

Moi qui comptois m'établir dans ma ferme.

DUPERRON.

Moi qui avois projetté la plus belle affaire en vendant le château.

Mad. KERLEBON.

Arriva-t-il jamais un malheur plus funeste ?

DUPERRON.

Eprouva-t-on jamais un coup plus affreux ?

Mad. KERLEBON.

Je n'aurai donc point ma ferme !

DUPERRON.

J'ai donc perdu mon château !

Mad. KERLEBON.

Ah ! grand Dieu ! ah ! ah !

DUPERRON.

Ah ! ciel ! ah ! ah ! ah ! (*Ils pleurent tous les deux.*)

SCENE XIV.

A. KERLEBON, LES PRÉCÉDENS.

A. KERLEBON.

POurquoi donc ces cris, ces lamentations ? Vous m'avez réveillé.

DUPERRON.

Ah ! ah ! ah ! ah !

Mad. KERLEBON *pleurant.*

Ne nous interrogez pas.

A. KERLEBON.

Mes chers parens ! mes bons amis, vous m'inquiétez... Qu'est-il donc arrivé ?

Mad. KERLEBON.

Ah ! si vous saviez... quel malheur...

DUPERRON.

Nous sommes ruinés.

Mad. KERLEBON.

Ruinés sans ressource.

A. KERLEBON.

Expliquez-vous?

Mad. KERLEBON *pleurant très-fort.*

Le défunt n'est pas mort !

A. KERDEBON.

Le défunt !

DUPERRON.

Plusieurs personnes l'ont vu. Nous n'avons plus d'espoir.

A. KERLEBON.

Voilà donc la cause de votre grande douleur?

DUPERRON.

N'est-ce donc pas assez !

Mad. KERLEBON.

Se voir priver du plus bel héritage.

DUPERRON.

D'un château.

Mad. KERLEBON.

D'une ferme.

A. KERLEBON *à part.*

Et moi qui les croyois sensibles à ma mort... imbécille que j'étois.

Mad. KERLEBON.

Je n'en puis plus.

DUPERRON.

Je succombe à ma douleur. (*Ils s'asseyent plongés dans la consternation.*)

A. KERLEBON.

En effet, le coup est bien cruel. (*feignant une grande douleur.*) Quoi ! mon frere n'est pas mort... Ah ! dieux...

HENRI *à Antoine.*

Fi ! c'est indigne ! S'affliger de l'existence d'un frere.

SOPHIE *à Antoine.*

Oh ! le mauvais cœur !

A. KERLEBON.

(*A part.*) Les bons enfans, (*haut.*) Mais, moi, je fais comme les autres.

HENRI.

Les autres sont peut-être excusables ; ils ne le connoissoient pas ; mais vous, son frere !...

A. KERLEBON.

Mais, toi qui n'avois d'autre espoir que son héritage, tu n'es donc plus fâché de son retour à la vie ?

HENRI.

J'en suis au comble de la joie !

SOPHIE.

Et moi aussi !

HENRI.

Nous verrons, maintenant que mon bon oncle vit, si vous épousez ma Sophie. C'est un brave & honnête homme, lui ; je lui conterai tout, il saura bien empêcher ce mariage.

SOPHIE *en le menaçant aussi.*

Oh ! vous n'êtes pas où vous croyez en être. Nous verrons.

A. KERLEBON.

Si je ne me retenois, je les embrasserois tous les deux. (*aux parens affligés.*) Allons, il ne faut pas vous affliger comme cela, la nouvelle n'est pas certaine. Il est peut-être mort...

Mde. KERLEBON.

Ah ! mon cher beau-frere, nous ne sommes pas assez heureux pour cela !

DUPERRON.

Oh ! certainement !

A. KERLEBON.

(*A part.*) Oh ! les maudits parens ! Sortons, je n'y pourrois pas tenir. (*haut.*) Du courage, mes amis, je vais trouver Jules, m'informer si ce bruit est fondé, & j'espere avant peu vous donner des nouvelles de celui dont l'existence vous cause tant de peine. (*à part.*) Quelles ames intéressées ! J'aimerois mieux voir mes biens au fond de la mer, que de leur laisser jamais un sol. (*haut.*) Je reviens dans quelques instans. Adieu, mes amis. (*à part.*) Ils me le paieront. (*Il sort.*)



SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, *hors* A. KERLEBON.

Mad. KERLEBON.

IL faut attendre courageusement son sort.

HENRI.

C'est le plus court parti.

DUPERRON.

C'est bientôt dit; mais on ne perd pas de sang-froid dix mille livres de rente.

SCENE XVI.

ALAIN, LES PRÉCÉDENS.

ALAIN *accourant.*

VOilà bien une autre affaire, ma foi!

Mad. KERLEBON.

Qu'y a-t-il de nouveau?

ALAIN.

Un diable incarné; il est maintenant dans la cuisine, où il jure, boit, tempête, gronde après tout le monde: il n'y a pas quatre minutes qu'il est dans la maison, que tout est déjà sans dessus dessous.

DUPERRON.

Mais quelle espece d'homme est-ce?

ALAIN.

Eh! mais... c'est l'espece... de l'espece d'homme.

Mad. KERLEBON.

Quelle figure a-t-il?

ALAIN.

Ah! il a une figure... d'homme.

HENRI.

Est-il beau ou laid? grand ou petit?

ALAIN.

Oh! il n'est pas beau du tout; il a une moustach noire, un teint basanné, une voix de tonnerre; il e laid

laid, très-laid, il a un air de famille. Oh! je gage que c'est quelque parent qui nous arrive encore.

Mad. KERLEBON.

Il n'y a plus à en douter, c'est le défunt...

DUPERRON.

Hélas! oui.

ALAIN.

Vous le prenez pour un défunt, lui! il est parbleu bien vivant.

DUPERRON.

Comment faire? Je ne pourrai paroître à ses yeux.

Mde. KERLEBON.

Sortons un peu pour nous remettre; il ne faut pas qu'il lise sur mon visage la peine que nous cause son retour à la vie.

HENRI *à Sophie.*

Suivons-les. Nous reviendrons bientôt trouver notre oncle, & lui conter nos chagrins. (*Ils sortent.*)

SCENE XVII.

ALAIN *seul.*

J'En fais aussi long qu'eux, c'est le maître du château qui arrive. Monsieur Jules m'a bien dit en sortant, on attend le maître, il n'est pas mort. Il faut l'avouer, c'est bien heureux! Ainsi, les héritiers qui devoient hériter, n'hériteront point de l'héritage. Il y aura du grabuge, le Capitaine n'a point l'air facile à manier: quand il verra les scellés, & les figures tristes de ses parens, qui ne pourront cacher leur chagrin, de ce qu'il n'est pas mort; le bourgeois se fâchera, les parens enrageront, & moi je rirai. Eh puis, en lâchant quelques paroles innocentes à l'un & à l'autre, j'arrangerai cela de façon qu'ils ne s'y reconnoîtront plus du tout. Cela va faire un tintamare, un sabat dans la maison. Oh! il y aura du scandale. (*En se frottant les mains.*)

SCENE XVIII.

JACQ. KERLEBON, ALAIN.

J. KERLEBON.

VEntrebleu! je suis tout moulu, tout froissé, tout brisé, quelle voiture! quels chevaux! quels chemins! J'aimerois mieux faire dix fois le tour du monde sur un bateau plat, que quatre lieues de poste sur la route de Brest. Quelqu'un viendra-t-il me recevoir, oui ou non?

ALAIN.

Vos parens n'osent pas paroître devant vous; ils se sont retirés pour donner un air riant à leur figure.

J. KERLEBON.

Comment un air riant! et qu'est-ce que ça me fait à moi qu'ils aient l'air triste ou gai.

ALAIN.

Vous entendez bien que votre arrivée n'est pas ce qui les réjouit le plus. On ne vous recevra pas bien, je vous en avertis.

J. KERLEBON.

Morbleu! je voudrois bien voir qu'on ne reçût pas bien le Capitaine Kerlebon. Je tordrois le cou à toute la famille.

ALAIN.

(*A part.*) Bon, cela commence bien. (*haut.*) Vous avez toujours bien fait d'arriver. Quelques momens plus tard, on alloit se partager votre bien.

J. KERLEBON.

Mille tonneres! mon bien? qui donc auroit osé faire les partages sans moi? Nous y voilà, patience!...

ALAIN.

Certainement, vous ne souffrirez pas...

J. KERLEBON.

D'abord, il faut que j'arrange mes affaires d'intérêt.

ALAIN.

Il n'arrangera pas les leurs.

J. KERLEBON.

A propos, ne l'oublions pas, je dois me marier; il faut que je me débarrasse tout de suite de cette corvée-là.

ALAIN.

Vous voulez vous marier? Vous ferez bien. Vos héritiers vont avoir un pied de nez; & quand vous mariez-vous?

J. KERLEBON.

Dans trois jours au plus tard.

ALAIN.

Votre prétendue est-elle jolie?

J. KERLEBON.

Ma foi, je n'en sais rien; mais qu'elle soit grise, blande ou brune, cela m'est égal, pour le temps que je dois rester avec elle. Trois jours de mariage, je m'embarque, & vogue la galere. Je crois pourtant qu'on m'a dit qu'elle étoit jolie.

ALAIN.

Jolie! j'en suis fâché pour vous.

J. KERLEBON.

Eh! pourquoi donc?

ALAIN.

Vous êtes Marin, tandis que sur les mers vous éprouverez des tempêtes, Madame votre épouse pourroit bien faire naufrage dans le monde.

J. KERLEBON.

Chacun ses affaires.

HENRI *paroissant.*

Quand il sera seul, je lui parlerai.

J. KERLEBON *voyant Henri.*

Qu'est-ce que c'est que celui-là?

ALAIN.

C'est un de vos neveux.

J. KERLEBON.

Est-ce un bon diable?

ALAIN.

Oui, c'est dommage qu'il ait la tête un peu... un peu...

J. KERLEBON.

Chavirée!

ALAIN.

Oui, l'amour lui a tourné la cervelle.

J. KERLEBON.

L'amour, l'imbécille ! Est-ce que tu comptes que je m'en vais rester toute la journée à faire la conversation avec toi. Va-t-en dire à toute ma clique de parens que je suis arrivé, & s'ils ne viennent pas me voir, je m'en vais me coucher.

ALAIN.

Pour les amuser, je leur conterai cela dans les mêmes termes. (*à part.*) Le joli caractere ! il se fâche de tout ; il ne rit jamais, je crois que cela n'ira pas mal.

SCENE XIX.

HENRI, JACQ. KERLEBON.

HENRI.

MOn cher oncle, quel plaisir de vous embrasser.

J. KERLEBON.

Eh ! pourquoi m'embrasser ? Nous n'avons pas besoin de cela pour faire connoissance.

HENRI.

Je suis content, le sort vous a conservé pour mon bonheur.

J. KERLEBON.

Moi, je suis encore plus content qu'il m'ait conservé pour moi, d'abord.

HENRI.

Le récit de vos vertus, de votre bon cœur, m'ont fait vous chérir avant de vous connoître. J'ai pour vous les sentimens les plus tendres, les plus respectueux. Je ne puis vivre sans obtenir la main de ma Sophie.

J. KERLEBON.

Vous verrez que j'ai l'air d'une Sophie ! Il veut peut-être m'épouser ?

HENRI.

J'ai un rival qui veut me l'enlever ; si vous ne prononcez pas en ma faveur, craignez tout de mon déses-

poir : je sens que quelque nœud qui vous attache à lui, il ne seroit point à l'abri de ma fureur.

J. KERLEBON

Pauvre garçon ! tu me fais pitié ; je te plains sincerement.

HENRI.

Vous me plaignez : ah ! je suis trop heureux ! J'étois sûr que je vous trouverois sensible à mes peines. (*à Sophie qui paroît.*) Viens, Sophie, viens te joindre à ma reconnoissance.

SCENE XX.

SOPHIE, LES PRECÉDENS.

SOPHIE.

QUoi, mon oncle ! c'est vous ?

J. KERLEBON.

Ah ! voilà la Sophie dont il me parloit !

SOPHIE.

Henri & moi, nous vous avons bien regretté !

J. KERLEBON.

Vous m'avez regretté ? Elle est folle aussi !

HENRI.

Croyez que je n'ai point un cœur intéressé, que je n'ai jamais songé aux droits que la parenté m'a donné sur vos biens.

J. KERLEBON.

Vous faites fort bien de ne pas compter sur mon bien.

SOPHIE.

Ce n'est pas là ce qui nous a occupé le plus jusqu'à présent.

J. KERLEBON.

Pour qu'à l'avenir vous n'y comptiez pas davantage, je suis bien aise de vous apprendre que je vais me marier.

HENRI.

Mariez-vous, mon oncle, soyez heureux, vous ne me ferez jamais regretter votre fortune.

J. KERLEBON.

Vous dites cela, mais le diable si j'en crois un mot : quand un viel oncle se marie, les parens en enragent ; mais dussent-ils tous en crever de dépit, il n'en est pas moins vrai que j'épouserai la fille de ma belle-sœur.

HENRI.

De quelle belle-sœur ?

J. KERLEBON.

Eh, parbleu, de ma belle-sœur Kerlebon ; n'a-t-elle pas une fille ?

SOPHIE.

Sans doute ? C'est moi qui suis sa fille...

J. KERLEBON.

Eh bien ! c'est vous que j'épouserai.

HENRI.

Quoi ! vous voudriez ?...

J. KERLEBON *à part.*

Peste ! le joli minois. Elle est en vérité trop jolie pour un Capitaine de corsaire.

SOPHIE *naïvement.*

Me voilà bien, moi ! mes deux oncles & mon cousin m'aiment, veulent m'épouser, je ne peux pas cependant épouser toute la famille.

HENRI.

Certainement, mon oncle, vous riez...

J. KERLEBON.

Eh non parbleu, je ne ris pas, je parle clairement, je crois... Je suis garçon, je suis riche, ma niece me convient, j'arrive, je la vois, je veux l'épouser tout de suite, & je l'épouse.

HENRI.

Il faut l'avouer, j'ai bien du guignon. J'ai deux oncles, ils n'arrivent tous les deux que pour me faire enrager !

SOPHIE.

Et moi qui avois si grande envie d'être la femme de Henri, vous verrez que je serai obligée d'être sa tante.

HENRI.

Vous êtes un homme cruel ! vous me forcez de re

gretter les larmes que je répandis lorsque j'appris votre naufrage.

J. KERLEBON.

Quel naufrage ?

HENRI.

Vous ne revenez au monde que pour me faire mourir.

J. KERLEBON.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

HENRI.

Aussi vous pouvez vous noyer quand cela vous fera plaisir, je ne serai pas si dupe de vous pleurer.

J. KERLEBON.

L'impertinent me voudroit mort ! mais je sais qu'il est fou, & je m'emporte. Allons, bon soir, mon neveu, va te faire enfermer. Et toi, ma petite, conduis-moi vers ta mere, je n'ai pas de temps à perdre auprès d'une femme. Une fois mariée, tu m'aimeras, ou tu ne m'aimeras pas, comme tu le voudras.

HENRI.

Oh ! elle ne vous aimera pas.

J. KERLEBON.

Elle m'épousera, c'est tout ce que je veux.

SOPHIE.

N'y comptez pas.

J. KERLEBON.

Allons, allons, pas tant de façons, viens embrasser ton futur.

SOPHIE.

Non, je ne vous embrasserai pas, je ne vous aimerai pas, & je ne vous épouserai pas.

J. KERLEBON.

Pourquoi ne veux-tu pas m'aimer ?

SOPHIE.

Parce que j'aime Henri.

J. KERLEBON.

Pourquoi aimes-tu Henri ?

SOPHIE.

Parce qu'il me plaît infiniment. C'est ce qui fait que j'aimerois mieux mourir que d'être votre femme. Adieu, bon jour. Suis-moi, Henri. (*Elle s'enfuit, Henri la suit.*)

SCENE XXI.

J. KERLEBON *seul.*

OH, la petite espiegle ! comme elle a viré de bord. le diable m'emporte si je la suis. Mais qu'est-ce que cela veut donc dire, on me laisse seul dans le château d'Antoine... Que ces lieux me semblent tristes depuis la mort de mon frere. Ce pauvre diable s'est noyé bien mal à propos, j'aurois eu tant de plaisir à le revoir.

SCENE XXII.

A. KERLEBON & J. KERLEBON.

A. KERLEBON *sans être vu.*

QUe vois-je, c'est mon frere ! il est arrivé, tout va se découvrir.

J. KERLEBON.

Sa mort me rappelle qu'il y a quinze ans que nous avons bu souvent ensemble dans cette salle-ci.

A. KERLEBON.

Il parle de moi. Ecoutons.

J. KERLEBON.

Moi qui avois le projet de finir mes jours avec lui, encore deux ou trois courses en mer, & je venois m'établir dans son château; là, tous les deux réunis, nous eussions vécu agréablement : dans la matinée nous eussions fait un tour au port, le soir la partie de piquet. Eh puis ! quel plaisir de se conter mutuellement ses voyages, ses batailles, les tempêtes que l'on éprouva.

A. KERLEBON.

Il m'aimoit, lui !

J. KERLEBON.

Toutes ces idées-là me font pleurer comme un enfant. Il étoit si bon frere, si bon ami, il venoit souvent me chercher à Landerneau, & me disoit : *Frere Jacques, viens boire le rhum & fumer la pipe.* Je lui répondois, *je veux bien, frere Antoine*; il prenoit mon bras, nous marchions

marchions gaiement. Nous arrivions, nous nous mettions à cette table. (*Il s'assied d'un côté.*) C'est la même table, je la reconnois; nous parlions marine, il me donnoit de bons conseils; & si je sais manœuvrer mon corsaire, c'est bien à lui que je le dois. (*Il se verse un verre de vin.*) & je ne peux plus boire à sa santé.

A. KERLEBON *paroissant, s'asseyant en face de son frere, & prenant un verre.*

Moi, je veux boire à la tienne!

J. KERLEBON *dans le plus grand étonnement.*

Le diable m'emporte, c'est mon pauvre Antoine.

A. KERLEBON.

Mon cher Jacques, avant de s'embrasser, chacun boit son verre de vin.

J. KERLEBON.

Mais dis-moi seulement comment il se fait que tu sois noyé, & que tu sois ici, & pourquoi étant vivant, allons-nous nous partager tes biens?

A. KERLEBON.

Mais j'espere bien que vous n'y toucherez pas.

J. KERLEBON.

Tu n'es donc pas mort... Là... sérieusement.

A. KERLEBON.

Tu le vois bien.

J. KERLEBON.

Je veux mourir si j'y conçois rien encore.

A. KERLEBON.

Ton étonnement cessera bientôt. Il est vrai que j'ai fait naufrage, qu'on m'a cru noyé, que je fus sauvé par les Anglais, que j'arrive à temps pour sauver mon bien, pour embrasser un bon frere dont les regrets m'ont touché jusqu'au fond de l'ame.

J. KERLEBON.

La drôle d'aventure. Tu joues-là un vilain tour à tes héritiers. Les corsaires s'attendoient à faire une bonne prise; mais sarpebleu à corsaire, corsaire & demi.

A. KERLEBON.

Tous ne sont pas indignes de mon amitié; le jeune artiste Henri, & ta prétendue, sont de bons enfans, je veux les marier ensemble.

J. KERLEBON.

Comment, frere, tu veux marier ma prétendue?

A. KERLEBON.

Eh oui! à quoi rêves-tu de vouloir épouser une jeune fille de quinze ans? Tu serois son grand-pere, elle ne t'aime point, elle aime son cousin, il faut les unir.

J. KERLEBON.

Je crois que tu as raison; je ne suis plus qu'un vieux bâtiment radoubé; & si je m'embarquois pour le mariage, j'aurois peur de rester en chemin.

A. KERLEBON.

Sans doute.

J. KERLEBON.

Que je suis heureux! tu n'es pas mort, & je me porte bien; mais embrassons-nous donc encore; quand on a été quinze ans sans se voir, on doit s'embrasser au moins trois fois.

A. KERLEBON.

Volontiers, mon frere Jacques.

SCENE XXIII.

Mad. KERLEBON, DUPERRON, ALAIN, LES PRÉCÉDENS.

ALAIN *à Duperron & à Mad. Kerlebon.*

C'Est lui qui m'envoie vous chercher; (*montrant Jacques.*) le voilà.

A. KERLEBON.

Voici les chers parens, ne disons mot.

Mad. KERLEBON *courant embrasser Jacques d'un ton faux.*

Vous ne doutez pas de la joie que nous éprouvons vous revoir en bonne santé.

DUPERRON.

Quel plaisir d'embrasser son oncle.

J. KERLEBON.

Ventrebleu que vous êtes polis; mais laissez-moi donc, vous m'étouffez.

A. KERLEBON *à part.*

Les perfides!

Mad. KERLEBON.

Que n'avez-vous été témoin de notre douleur.

DUPERRON.

Des larmes que nous avons répandues.

ALAIN *bas à Jacques.*

Ne croyez pas ce qu'ils vous disent, ils sont désolés de ce que vous soyez vivant.

A. KERLEBON.

Moi, je fus témoin de votre ferme douleur, c'est la même chose.

J. KERLEBON.

A quel sujet répandre des larmes ! vous ne savez donc pas...

SCENE XXIV.

HENRI, SOPHIE, JULES & LES PRÉCÉDENS.

JULES *conduit par Henri & Sophie.*

VOus ne m'avez pas trompé, le voilà ! C'est lui-même. (*Il court embrasser Antoine.*) O mon cher maître, je vous revois enfin !

HENRI, SOPHIE, Mad. KERLEBON, DUPERRON.

Son maitre !

A. KERLEBON *à Jules.*

C'est toi, mon cher Jules !

Mad. KERLEBON.

Quoi, c'est Antoine !

J. KERLEBON.

Eh oui ; c'est Antoine, & moi je suis Jacques ; que diable, tout vous étonne !...

ALAIN.

Antoine ! oh ! le bon tour ; je ne dirai rien ; mais cela fera du bruit dans Landerneau.

Mad. KERLEBON.

Vous, Antoine; vous de qui le naufrage...

A. KERLEBON.

Moi-même. (*en pleurant.*) Mais, hélas! le défunt n'eſt pas mort!

DUPERRON *à part.*

Nous ſommes perdus.

Mad. KERLEBON.

Il a tout vu.

HENRI.

Quelle mépriſe!

SOPHIE.

Elle tournera à notre avantage.

A. KERLEBON.

Ma chere belle-ſœur, j'en fais trop ſans doute; mais il eſt un moyen que j'oublie votre inſenſibilité, & l'ame intéreſſée que vous m'avez montrée.

Mad. KERLEBON.

Monſieur...

A. KERLEBON.

Ces deux jeunes gens s'aiment, uniſſez-les, c'eſt à ce prix ſeul que je puis oublier ce mot terrible pour mon cœur, *le défunt n'eſt pas mort.*

Mad. KERLEBON *d'un air confus.*

Je ferai tout ce que vous voudrez...

ALAIN.

Je le crois bien, on fera tout pour ne pas perdre la ſucceſſion.

HENRI.

Mon cher oncle!

SOPHIE.

Notre reconnoiſſance...

A. KERLEBON.

J'y compte; vous êtes dignes de mes bienfaits; j'ai lu dans vos cœurs...

SOPHIE *naïvement.*

Mais comment arrangerez-vous cela, ſi mon couſin m'épouſe, mon oncle ne peut pas m'épouſer?

J. KERLEBON.

Non, je ne t'épouserai pas; mais je t'embrasserai: allons, mon neveu, gouverne-moi bien cette petite frégate; feu de tribord & de babord, morbleu!

A. KERLEBON *à Duperron.*

Pour vous, Monsieur?...

DUPERRON *à part.*

Ah! voici mon tour.

A. KERLEBON.

Vous êtes riche; mais si vous voulez l'être davantage, je vous conseille de faire un tour de plus dans le jardin public; vous m'entendez, ne comptez pas sur ma succession.

DUPERRON.

Hélas! le commerce... Il n'y a plus rien à faire.

ALAIN.

Dites donc à prendre.

A. KERLEBON *à Henri.*

Henri, tu n'avois à espérer d'autre bien que le mien, mon retour à la vie t'enleve tout espoir.

HENRI.

Sophie & mon oncle me suffisent.

ALAIN.

Les beaux sentimens! c'est pour attraper la fortune du cher oncle.

A. KERLEBON.

Non, tu hériteras de mon vivant, je te donne la moitié de mon bien.

ALAIN.

Je le disois bien.

J. KERLEBON.

Et moi, le dernier navire que j'ai pris aux Anglais.

SOPHIE & HENRI.

Que de bontés!

ALAIN *à part.*

Les drôles de parens! Je voudrois bien qu'ils ne s'en allassent pas tout de suite, ils me divertissent beaucoup.

